La parole comme espace d'immanence

Anne Dufourmantelle, Éloge du risque

Yann Bérard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/632>

DOI : [10.4000/variations.632](https://doi.org/10.4000/variations.632)

ISSN : 1968-3960

Éditeur

Les amis de Variations

Référence électronique

Yann Bérard, « La parole comme espace d'immanence », *Variations* [En ligne], 18 | 2013, mis en ligne le 31 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/variations/632> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/variations.632>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Les ami•e•s de Variations

La parole comme espace d'immanence

Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*

Yann Bérard

RÉFÉRENCE

Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Manuels Payot », 2011, 311 p.

- 1 Pour Anne Dufourmantelle, le risque n'est pas ce qu'il faudrait éviter à tout prix mais, au contraire, ce qu'il convient d'accueillir, en tant qu'inespéré. Ainsi, « risquer sa vie » n'aurait pas grand-chose à voir avec la mort, ou en tout cas, pas avec le risque de mourir, mais avec la vie même, comme un pari fait « de son vivant » de *ne pas mourir*. Une thèse qui tranche avec le discours, aujourd'hui prédominant dans le champ social, selon lequel le risque présuppose la maîtrise, et plus certainement encore, la mise à l'écart de l'incertitude qui plane sur nos vies.
- 2 L'originalité du livre d'A. Dufourmantelle est de procéder à un déplacement, ouvrant sur une réappropriation, du sens prêté au mot « risque » – ce mal annoncé du siècle nouveau avec ses maux comme démons associés –, à travers la mise à jour d'un potentiel radicalement différent de celui qu'on a pris pour habitude de lui prêter.

Morts vivants ?

- 3 Sommes-nous tous des morts vivants ? Telle est la question, un brin provocatrice, qui sourd dès les premières pages et peut constituer comme un fil rouge à la lecture de l'ouvrage. À quoi son auteure répond, en philosophe et en psychanalyste, par le récit savamment tressé de ces deux disciplines de pensée ; dans un texte à l'écriture serrée, distribué en une cinquantaine de fragments, aux accents souvent aphoristiques, voire poétiques, dont la répétition vient également donner un certain rythme, une certaine

amplitude, soutenus par l'insertion de mises en fictions cliniques, qui signent son style – écrire, lire aussi, est ce risque à prendre...

- 4 La réponse, quant à elle, ne se fait pas attendre : oui, tout le monde est mort et vivant à la fois, parce que tous nous sommes nés d'un(e) autre, tous nous avons fait, à un moment donné, cette expérience – qu'il faut bien appeler hallucinatoire, ou limite – de venir du deux, soit d'un autre corps (« né du deux par division cellulaire », comme dit A. Dufourmantelle, p. 154). Et tel est le lieu où s'opère le déplacement de sens : car comment tenir dans cet *écart*, littéralement, sans précédent ? Question en soi vertigineuse, que pose également l'ouvrage, et face à laquelle son auteure, loin de s'y dérober, vient apporter sans doute plus qu'une simple réponse.
- 5 En effet, si tous nous sommes bien nés ici morts et vivants à la fois, comme vient assez le rappeler, sur le *divina* de l'analyste, la répétition – plus ou moins visible, plus ou moins sonore – de ce compromis, toujours insatisfaisant, que manifeste la névrose, ceci ne saurait en aucun cas être pris pour une fatalité.

Complication névrotique

- 6 La névrose justement, c'est ce qui en nous se consacre à ressasser, à retraduire sans cesse l'origine perdue : « la névrose complique, fait des compromis, donne pour reprendre aussitôt, négocie », indique A. Dufourmantelle (p. 192). De cette manière, la névrose s'emploie également à méconnaître l'écart qui originellement nous sépare et façonne notre être. « La névrose est un compromis qui fonctionne d'abord avec le déni », dit encore l'auteure (p. 159). Mais à quel prix ? Pour aller où ? Et éviter quoi, au juste ? L'analyse, comme toute expérience de l'exil, est une manière de s'y confronter.
- 7 « Ce qui déroute la névrose, le "toujours déjà su", le "déjà connu", c'est la possibilité en nous de s'ouvrir à l'inédit, à un temps différent », précise A. Dufourmantelle (p. 205). L'inédit : soit une parole qui n'ait pas déjà été dite – à l'exact opposé du cliché ou de la parole toute faite. Le problème aujourd'hui, comme le relève l'auteure, c'est qu'il ne nous reste que « très peu de marge, d'espace vide, de temps pour rien » (p. 67). À l'inverse, nous avons toujours l'impression d'être pris par le temps : « nous tournons autour de nos vies dans le rythme pendulaire des emplois de temps plus ou moins fictifs, débordés par le réel mais aussi par l'impossibilité dans laquelle nous sommes, nativement, d'être au temps » (p. 94). La parole, quant à elle, se retrouve inondée, presque saturée de discours tout faits, dont les « *how to* », ces manuels destinés à la réalisation du petit bonheur de chacun (« comment être heureux », « réussir sa vie », etc.), épinglés par l'auteure (p. 69), ne sont qu'un exemple parmi d'autres.
- 8 Quelle image de la société se dessine derrière ce flot ininterrompu de paroles toutes faites, prêtes à l'emploi, « déjà roulée[s] en bouche » (p. 301), cette « langue usée jusqu'à la corde qui ne charrie, en nous, que des conventions, des absences, un vide qui désespère » (p. 241) ? Derrière l'analyse clinique livrée par l'auteure se dresse un portrait critique de notre temps : « nous avons peur aujourd'hui du scandale et la non-censure apparente qui règne n'est qu'une couverture d'une époque plus réactionnaire que jamais », affirme A. Dufourmantelle (p. 245). Si l'auteure ne s'y attarde que par petites touches, qui souvent font mouche, l'ouvrage invite à tirer plus largement les conséquences de ce diagnostic.

- 9 Évoquant la tentation de « l'événementialité » en matière politique et culturelle, le risque à ne pas prendre alors, bien sûr, serait celui « de poser un horizon le plus parfait possible, de recréer tout le protocole, les conditions de l'arrivée de l'événement mais en fait de le refouler essentiellement » (p. 202-203). Cette quête ou volonté de maîtrise, « désir presque enfantin de tout posséder » (p. 294), en agissant à la manière d'un symptôme, est également ce qui fait le lit de la névrose. Une orientation soutenue par un discours qui, par extension, aurait aujourd'hui de quoi concerner aussi bien le champ politique et culturel qu'économique et financier, amoureux ou religieux¹.

Au risque de l'autre

- 10 « Il est étrange de penser qu'aucune époque, peut-être, n'a été plus "sûre" que la nôtre, et pourtant nous souffrons tous d'une inquiétude grandissante, incommensurable à tout événement, à tout risque d'événement, devrais-je dire », déclare A. Dufourmantelle (p. 66). Face à ce constat, en apparence paradoxal, la proposition de l'auteure se veut à la fois simple et radicale : penser le risque, « à partir de la vie et non de la mort » (p. 12), c'est-à-dire de ce qui en nous est vivant. Un renversement de posture qui suppose d'abord de rompre avec la répétition à laquelle la névrose nous oblige intérieurement, « qui fait de nous des *obligés* » (p. 143), pour faire hospitalité à l'autre en soi et s'ouvrir « à la part de nuit qui nous habite » (p. 190).
- 11 « Parfois, *ne pas devenir soi*, c'est précisément comme ne pas mourir, ne pas être déjà enfermé dans une gangue – existence, identité, règle de vie, qui nous tient lieu de repère, de fragile enclave où le moi perdure », poursuit A. Dufourmantelle (p. 73). « Ne pas devenir soi » : réplique nécessaire d'une première rupture, fondamentale, ou ontologique, celle de la naissance, qui inaugure dans le même temps la possibilité de sortir de soi, c'est-à-dire « d'une révolution au sens stellaire du terme, tourner sur son axe, *revolver* » (p. 146) ; « ne pas devenir soi », et se perdre, non pas pour se retrouver, mais, littéralement, *devenir autre* : « entrer en non-conformité avec soi », soutient l'auteure (p. 72).
- 12 Derrière ce privilège accordé à l'autre, se manifeste aussi la conquête d'une solitude à soi, qui ouvre sur l'inverse d'une solitude au monde, et laisse entrevoir la possibilité d'une solidarité intime avec ce dernier : « dans cette quiétude qui ne renonce pas à la nuit, ni à la peur, ni à l'effroi, dans cette quiétude miraculeuse venue à vous avec cette solitude, le monde retrouvé est là, et soudain il n'y a plus de fatigue et vous avez cessé de lutter » (p. 153). Car, poursuit l'auteure, « rien ne peut suturer cette solitude que la rencontre avec le monde même... » (p. 155). Là où la névrose diffère, exige toujours plus, au point de frapper de cécité le désir, surgit alors un monde insoupçonné à la conscience, peuplé d'êtres, de sensations, d'idées, dont on ne croyait plus possible de venir rencontrer l'existence. D'où également cette invocation, récurrente, à un corps qui percevrait par-delà le(s) corps, à « une perception infiniment plus vaste... » (p. 105) ; manière d'être ou « capacité d'entrer en résonance avec le monde sans se laisser capter » (p. 156), appelant à faire croître et proliférer les liens que nous entretenons avec ce dernier, comme « de tout petits paysages de très violents attachements, avec quelques bulles autour, aussi légères que des ailes de libellules » (p. 27).
- 13 Sortir de la névrose, c'est ainsi s'ouvrir à l'immanence de ce monde : « pas de révélation non, juste une aimantation » (p. 179). C'est larguer les amarres pour aller à la rencontre

d'une *terra incognita*, de ce désir inconnu à nous-mêmes, dont « l'inamovible organisé »² n'a de cesse de nous tenir éloigné.

Au risque de la parole

- 14 Le livre d'A. Dufourmantelle fait la démonstration que ce risque peut être pris, d'abord parce qu'il est un risque pris sur la langue. En ouvrant l'espace des possibles autour du mot « risque », l'auteure invite ainsi à faire peau neuve aux idées prises à sens unique : (in)fidélité, passion, espoir, nudité, enfance, avenir, peur, dépendance, tristesse, liberté, temps, inconnu, croyance, scandale...
- 15 L'espoir est un bon exemple de cette mise en déroute de la pensée bien pensante – tant il est vrai aujourd'hui qu'il est de bon ton d'espérer. Mais l'espérance, comme le fait remarquer l'auteure, est aussi ce qui nous relie à son double impossible, dévorant : « l'espoir est une étrange drogue dont l'effet commence avec la valeur qu'on lui accorde : la vie éternelle, pas moins » (p. 172). Qu'un jour cela puisse arriver, oui, mais plus tard... L'ombre de la névrose rode même dans les interstices de l'espérance faite à la vie. Qu'opposer à l'espoir, que Spinoza lui-même avait pris soin de ranger du côté des « passions tristes » ? Si A. Dufourmantelle invite à « ne plus espérer », ce n'est pas pour désespérer mais convoquer en effet un troisième terme : celui d'*inespéré*. L'inespéré, ou « l'envers de l'espérance, non comme renoncement mais comme consentement à ce qui rencontre notre désir dans le réel, ici, maintenant » (p. 175) ; l'inespéré qui, en faisant disjoncter l'opposition entre espoir et désespoir, émet ainsi la possibilité que quelque chose à quoi on ne s'attendait pas puisse avoir lieu – manière pour le moins inattendue de « faire surgir du présent là où il n'y en a plus » (p. 176), un vrai coup de dé. De là aussi cette confiance : « l'espérance est au risque de l'inespoir, je crois. De la défaite de cet espoir qui nous fait croire à une vie meilleure, bientôt » (p. 178).
- 16 « Que cela puisse arriver, est ce qui nous manque le plus aujourd'hui », invoque plus loin A. Dufourmantelle (p. 296), à propos de ces révolutions qui ont le pouvoir scander la vie/une vie. Or, pour l'auteure d'*Éloge du risque*, le premier lieu de cette révolution, c'est la parole, « en tant qu'elle déborde absolument, comme espace d'immanence, notre subjectivité » (p. 137). Une thèse essentielle à l'ouvrage : « la Parole », car seule celle-ci permet de dire le deux, d'articuler l'un et l'autre, « d'en parler, de le parler, de dire le monde » (p. 148). Si bien que cette parole n'est pas n'importe laquelle, mais une parole qui, en autorisant « un certain rapport d'altérité à soi-même » (p. 29), « fait signe vers le sans fond d'où nous venons » (p. 52) et « nous ouvre une immense liberté entre la vie et la mort » ; une parole qui vaut aussi comme un acte politique, « parce que l'acte de parole est alors investi d'une puissance, d'une gravité, d'une souveraineté qui feront de la parole même un enjeu d'existence, de pouvoir » (p. 150).
- 17 En faisant hospitalité à l'autre, la parole permet de se tenir en dehors de soi-même, « en suspens », telle Eurydice dans le mythe d'Orphée, revisité par l'auteure, « errante entre les vivants et les morts » (p. 298), « dans un entre-deux mondes, exilée de l'un et l'autre, sans appartenance » (p. 307), aux portes de l'Enfer ; ni mort ni vivant, mais *survivant*, au sens littéral, ce qui veut dire : non pas écrasé, confiné par la vie, mais doté d'un surcroît de vie.

Au risque de la pensée

- 18 « La parole peut-elle coexister amicalement, fraternellement, avec moi, avec nous ? », demande A. Dufourmantelle (p. 147-148). Si la parole est ce risque pris sur soi d'accueillir l'autre en soi, un autre que nous ne connaissons pas encore et qui pourtant est là, tout près de nous, alors il y a une évidente affinité du risque à la pensée, tels que l'auteure les convoque. C'est ainsi que la pensée et son risque – deux termes indissolublement liés dans l'ouvrage – peuvent prendre tournure de « métaphore vive » (p. 309), comme « une étrange hospitalité faite à la langue » (p. 283), pour engendrer le troisième terme d'une réalité, non pas refoulée, mais « augmentée, en douce sidération » (p. 282) :

le premier terme auquel elle substitue un autre, ou plusieurs, reste comme une sorte de doublure invisible du nouveau terme dont elle incarne la trouvaille, qui n'appartient plus tout à fait au monde ancien de la langue qu'elle lui a fait quitter et qui n'a pas encore pris racine dans l'image qu'elle lui a trouvée pour abri (p. 282-283).

- 19 Une mise en variation du sens à laquelle n'échappe pas la psychanalyse – si l'on en retient la définition proposée par l'auteure –, en tant que « pratique d'appropriation qui fabrique de l'inédit » (p. 261).
- 20 Si penser est ce risque à prendre, l'image de la pensée qui en résulte pourrait être elle-même rapprochée d'un certain « tournant esthétique » pris par la philosophie, où en proposant une expérience de pensée inédite, la métaphore est aussi ce qui vient mettre en cause les évidences de la bêtise³. Le parallèle entre névrose et bêtise, qu'A. Dufourmantelle évoque à propos du personnage de Bartleby dans la nouvelle de Melville, et de la résistance, ou du « presque rien », que ce dernier lui oppose, mérite à cet égard d'être souligné. Là où la névrose s'efforce de « ramener l'inconnu vers le connu, à n'importe quel prix » (p. 36), dans l'anticipation d'un avenir toujours reconduit, la bêtise procède au lissage de l'existence et « de tout ce qui nous fait adhérer, tomber dans le jeu du même, en boucle » (p. 231). Il n'y aurait alors qu'un pas à franchir pour basculer dans le fantasme d'une existence maniaque, si affronter l'existence dans sa puissance d'interruption, d'étrangeté, ne nécessitait pas également d'en dégager la lettre ou le concept, comme le rappelle l'auteure, à propos du geste d'écrire : « contre l'étrangeté du monde, l'écriture invente un langage pour traduire l'intraduisible, pour faire entendre l'innommable et tenter d'y inscrire une forme nouvelle » (p. 229).
- 21 Avec le rire et le rêve, dans lesquels A. Dufourmantelle (p. 158-171) voit deux modes de résistance face à la névrose, deux autres manières de secouer la raison pour la sortir des sentiers battus, la pensée pourrait bien faire figure de *prophétie déréalisante*, comme une parole lancée dans la nuit, avec en creux ce miracle qu'un inconnu la recueille.

Prises obliques

- 22 Dans cette hospitalité faite à la langue, le livre d'A. Dufourmantelle est aussi une invitation à revisiter des problèmes que l'on croyait connaître, en dégageant des prises obliques sur la pensée – qu'elle soit philosophique ou psychanalytique. L'ouvrage se présente d'ailleurs comme très peu jargonnant, bien qu'il sonde en profondeur un certain nombre de concepts, notamment dans le champ de la psychanalyse (trauma,

répétition, manque, désir, rêve, etc.). Un ouvrage qui ne se présente pas pour autant comme une somme ou une totalité, mais bien plutôt comme une série discontinue d'objets partiels... D'où l'intérêt, peut-être, d'en proposer quelques clés de lecture – sans impossiblement chercher à lui rester (in)fidèle –, sachant qu'à l'arrivée comme au départ, toutes les portes communiquent entre elles.

- 23 La mise en fiction du matériau clinique, cet autre texte du texte disséminé à l'intérieur de l'ouvrage, participe directement à cette ouverture ou « variation » de la pensée de l'auteure, qui ne s'éternise ni dans la description des cas, ni dans celle des structures de langage. En écrivant *Éloge du risque*, A. Dufourmantelle dresse ainsi, « l'air de rien », un portrait clinique autant que critique de la langue de notre temps, qu'il apparaît difficile d'isoler d'un acte de pensée (politique). Le clin d'œil à Érasme et son *Éloge de la folie* peut ici être relevé – l'auteure rappelle en fin d'ouvrage que « la psychanalyse a fait hospitalité à la folie, offrant un espace où le médecin pour la première fois au temps de Freud s'effaçait pour laisser le patient devenir à son tour son propre médecin » (p. 273).
- 24 L'un des résultats les plus féconds de ce risque pris sur la langue réside alors peut-être dans cet espace, plus rarement offert à la réflexion analytique, qui porte sur l'envers du trauma (ce « trauma positif », tel que le nomme A. Dufourmantelle, p. 13), ouvrant à l'exil de soi. C'est également dans cette ouverture à l'inédit, à ce « hors champ » du symptôme, que la pensée analytique de l'auteure se montre sans doute la plus travaillée par un dehors auquel la philosophie n'est pas étrangère (Kierkegaard, Deleuze, Levinas sont régulièrement convoqués) et peut fonctionner comme un ressort pour une parole neuve. Ce qui conduit à présenter une image de la pensée psychanalytique légèrement de biais, ou en tout cas décalée, à travers une articulation inédite du destin des « passions tristes » à l'espace de la joie.

NOTES

1. Voir, à ce sujet, le récent ouvrage de Daniel Sibony, *De l'identité à l'existence. L'apport du peuple juif*, Paris, Odile Jacob, 2012.

2. Pour reprendre ici une expression de Jacques Hassoun, *Les Indes occidentales. À propos de la théorie des pulsions et de "Au-delà du principe de plaisir"*, Montpellier, Éditions de l'Éclat, 1987, p. 80.

3. François Zourabichvili, *La littéralité et autres essais sur l'art*, Paris, PUF, 2011.